

Écrans interdits : les assauts de la censure

Mary Ellen Davis

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Davis, M. E. (2020). Écrans interdits : les assauts de la censure. *24 images*, (195), 112–114.

Écrans interdits : les assauts de la censure

par MARY ELLEN DAVIS, cinéaste

Début des années 1970, Paris. Avec les amis du Lycée Rodin dans le 13^e arrondissement, on fréquente les salles de cinéma du Quartier latin et la Cinémathèque pour voir des films récents et des classiques.

Antonio das Mortes de Glauber Rocha, *L'année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais, *Trafic* de Jacques Tati, Sergio Leone, Buñuel, Kurosawa, les Marx Brothers. Parfois, on se débrouillait pour entrer gratis.

Je me souviens très bien de ces expériences, et je garde un souvenir vif de *La bataille d'Alger* du réalisateur italien Gillo Pontecorvo (1965), qui reconstitue les événements de 1957 ayant mené à

un moment historique crucial. Je crois que c'était l'automne 1971, au Studio St-Séverin dans le 5^e arrondissement, j'avais donc presque 17 ans et j'étais sans doute avec Marc, mon meilleur ami du lycée.

Le film, une coproduction italo-algérienne, reçoit le Lion d'or au Festival de Venise en 1966 et suscite une controverse. Le rôle de la France en Algérie divisait – et divise encore – la société

↑ La bataille d'Alger de Gillo Pontecorvo (1965)



française. Il n'y a pas de censure officielle du film, mais les distributeurs français renoncent à le diffuser, pour ne pas heurter des sensibilités encore vives et par crainte de violences.

En 1970, quatre ans plus tard, une tentative de sortie. Mais les « rapatriés » (anciens colons français exilés d'Algérie après l'été 1962) exigent le retrait du film à l'annonce de la diffusion en salle. Les propriétaires de salles acceptent,

songeant à la sécurité des spectateurs et des employés. En 1971, seconde tentative de distribution : les séances se déroulent sous la menace de groupes racistes (dont les « fafs » : les fachos, les fascistes, bref les ennemis, pour nous les lycéens). L'entrée de la salle est vandalisée. On allait donc voir le film dans un esprit de défi, avant qu'il ne soit à nouveau retiré. C'est dans ce contexte que je l'ai découvert.

La bataille d'Alger m'a plongé dans un univers bouleversant : un mouvement armé, un soulèvement populaire, la violence coloniale. Des personnages extraordinaires et ordinaires : les torturés, les femmes, l'enfant, les résistants, les résidents de la casbah, les condamnés à mort. Le vécu d'un mouvement révolutionnaire, y compris des dilemmes, des doutes. Pas de complaisance dans ce film. Ni idéalisme naïf, ni romantisme : on est témoins d'actes de guerre, et des sacrifices les plus cruels.

Du côté du pouvoir français, un pragmatisme effrayant et le recours à la torture. Plus tard, en revoyant le film, j'ai songé au courage des acteurs qui ont accepté d'incarner les impitoyables militaires français : les stratèges, les tortionnaires, les bourreaux...

Le souvenir de ce film restera incrusté dans mon esprit de jeune rebelle. Là où il y a résistance, il y a la réponse répressive sous forme de torture, de massacres, d'exécutions, de terrorisme d'État. J'allais le constater au fil des années, que ce soit lors de mes activités de militante, ou la réalisation de documentaires, ou encore dans le cadre de mes tâches de programmatrice : Guatemala, Mexique, Chili, Palestine, Syrie, Guantanamo. L'expérience de la torture devait rester gravée dans la conscience de ceux qui survivraient.

La même année, *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls suscitait aussi une polémique : pas d'attaques physiques de l'extrême droite, mais un malaise face à

la révélation du rôle de collaborateur joué par le gouvernement français sous l'occupation allemande (période Vichy). Seule la Résistance était digne de mémoire, officiellement. J'ai vu aussi ce film à sa sortie : compte tenu de ses 250 minutes, mon ami et moi on avait amené de quoi grignoter à l'entracte.

Automne 1961, 10 ans plus tôt : je débarquais à Paris avec ma famille, après la traversée de l'Atlantique sur le SS *Homeric* de la compagnie Home Lines, de Montréal au Havre. C'était 4 ans après les événements reconstitués dans « La bataille d'Alger ». La France traversait une période agitée sur son propre territoire (manifs, répression violente, assassinats, attentats), liée au conflit qui allait aboutir à l'indépendance de l'Algérie en 1962. J'étais trop jeune pour m'en rendre compte.

En 2003, le Pentagone organise une projection du film pour son personnel, après avoir orchestré l'invasion de l'Irak, dans le cadre de sa « guerre contre la terreur ». Cherchait-on à éviter les écueils vécus par la France, ou à rendre invulnérable la nouvelle mission de conquête ? En 2004, des photos d'archive nous révèlent les abus commis par les forces américaines dans la prison d'Abu Ghraïb. La même année, 50 ans après le début du soulèvement algérien, Studio Canal sort le film en France. La collection Criterion diffuse une copie DVD du film, avec les suppléments habituels. Pontecorvo meurt en 2006 à l'âge de 86 ans.